

**Pedro Bonifacio Palacios « Almafuerite »  
(1854-1917)**

**Intima**

*(Poesies, 1916)*

Ayer te vi... No estabas bajo el techo  
de tu tranquilo hogar  
ni doblando la frente arrodillada  
delante del altar,  
ni reclinando la gentil cabeza  
sobre el augusto pecho maternal.

Te vi... si ayer no te siguió mi sombra  
en el aire, en el sol,  
es que la maldición de los amantes  
no la recibe Dios,  
o acaso el que me roba tus caricias  
tiene en el cielo más poder que yo!

Otros te digan palma del desierto,  
otros te llamen flor de la montaña,  
otros quemem incienso a tu hermosura,  
yo te diré mi amada.

Ellos buscan un pago a sus vigiliass,  
ellos compran tu amor con sus palabras;  
ellos son elocuentes porque esperan,  
¡y yo no espero nada!

Yo sé que la mujer es vanidosa,  
yo sé que la lisonja la desarma,  
y sé que un hombre esclavo de rodillas  
más que todos alcanza...

Otros te digan palma del desierto,  
otros comprenden tu amor con sus palabras,  
yo seré más audaz pero más noble:  
¡yo te diré mi amada!

Hier je t'ai vue... tu n'étais pas sous le toit  
de ta maison tranquille  
ni baissant le front à genoux  
devant l'autel,  
ni inclinant la tête douce  
sur l'auguste poitrine maternelle.

Je t'ai vue... si hier mon ombre ne t'a pas suivie  
dans les airs, dans le soleil,  
c'est que la malédiction des amoureux  
n'est pas reçue par Dieu,  
ou peut-être que celui qui vole tes caresses  
a plus de pouvoir au ciel que moi!

D'autres te disent paume du désert,  
d'autres t'appellent fleur de la montagne,  
d'autres brûlent de l'encens pour ta beauté,  
Moi je te dirai ma bien-aimée.

Ceux-là cherchent une récompense pour leurs  
veilles,  
Ceux-là achètent ton amour avec leurs paroles;  
Ceux-là sont éloquents parce qu'ils attendent,  
Et moi, je n'attends rien!

Moi je sais que la femme est vaniteuse,  
Moi je sais que la flatterie la désarme,  
et je sais qu'un homme esclave agenouillé  
suffit plus que tout...

D'autres te disent paume du désert,  
d'autres achètent ton amour avec leurs paroles,  
Moi je serai plus audacieux mais plus noble:  
Moi je te dirai ma bien-aimée!

**Evaristo Carriego**  
**(1883-1912)**

**Has vuelto**

*(poemas postumos, 1913)*

Has vuelto, organillo. En la acera  
hay risas. Has vuelto llorón y cansado  
como antes.  
El ciego te espera  
las más de las noches sentado  
a la puerta. Calla y escucha. Borrosas  
memorias de cosas lejanas  
evoca en silencio, de cosas  
de cuando sus ojos tenían mañanas,  
de cuando era joven... la novia... ¡Quién sabe!  
Alegrías, penas,  
vividias en horas distantes. ¡Qué suave  
se le pone el rostro cada vez que sueñas  
algún aire antiguo! ¡Recuerda y suspira!  
Has vuelto, organillo. La gente  
modesta te mira  
pasar, melancólicamente.  
Pianito que cruzas la calle cansado  
moliendo el eterno  
familiar motivo que el año pasado  
gemía a la luna de invierno:  
con tu voz gangosa dirás en la esquina  
la canción ingenua, la de siempre, acaso  
esa preferida de nuestra vecina  
la costurerita que dio aquel mal paso.  
Y luego de un valse te irás como una  
tristeza que cruza la calle desierta,  
y habrá quien se quede mirando la luna  
desde alguna puerta.  
¡Adiós alma nuestra! Parece  
que dicen las gentes en cuanto te alejas.  
¡Pianito del dulce motivo que mece  
memorias queridas y viejas!  
Anoche, después que te fuiste,  
cuando todo el barrio volvía al sosiego  
-qué triste-  
lloraban los ojos del ciego.

Tu es de retour, petit orgue. Sur le trottoir  
il y a des rires. Tu es revenu pleureur et fatigué  
comme avant.  
L'aveugle t'attends  
la plupart des nuits assis  
à la porte. Tais-toi et écoute. Flous  
souvenirs de choses lointaines  
qu'il évoque en silence, des choses  
de lorsque ses yeux avaient des matins,  
de lorsqu'il était jeune... sa fiancée... qui sait!  
Joies, chagrins,  
vécus dans des heures lointaines. Qu'il est doux  
le visage chaque fois que tu joues  
un air ancien ! Il se souvient et soupire!  
Tu es de retour, petit orgue. Les gens  
modestes te regardent  
passer, mélancoliques.  
Petit piano qui traverse la rue fatigué  
broyant de l'éternel  
motif familial qui l'année dernière  
gémissait à la lune d'hiver :  
avec ta voix nasillardre tu diras dans le coin  
la chanson naïve, celle de toujours, peut-être  
la préférée de notre voisine  
la couturière qui a fait cette erreur.  
Et après une valse tu iras comme une  
tristesse qui traverse la rue déserte,  
et il y aura celui qui alors regardera la lune  
depuis telle porte.  
Au revoir notre âme ! Semblent  
dire les gens quand tu t'éloignes.  
Petit Piano du doux motif qui berce  
Des souvenirs chers et anciens !  
La nuit dernière, après ton départ,  
quand tout le quartier est revenu au calme  
-quelle tristesse-  
les yeux de l'aveugle pleuraient.

**Charles Baudelaire**  
**(1821-1867)**

**Harmonie du soir**  
*(Les fleurs du mal, 1857)*

Voici venir les temps où vibrant sur sa tige  
Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;  
Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir ;  
Valse mélancolique et langoureux vertige !

Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;  
Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige ;  
Valse mélancolique et langoureux vertige !  
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir.

Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige,  
Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir !  
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir ;  
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige.

Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir,  
Du passé lumineux recueille tout vestige !  
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige...  
Ton souvenir en moi luit comme un ostensor !

**Guillaume Apollinaire**  
**(1880-1918)**

**Clair de lune**  
*(Alcools, 1913)*

Lune mellifluente aux lèvres des déments  
Les vergers et les bourgs cette nuit sont gourmands

Les astres assez bien figurent les abeilles  
De ce miel lumineux qui dégoutte des treilles

Car voici que tout doux et leur tombant du ciel  
Chaque rayon de lune est un rayon de miel

Or caché je conçois la très douce aventure  
J'ai peur du dard de feu de cette abeille Arcture

Qui posa dans mes mains des rayons décevants  
Et prit son miel lunaire à la rose des vents

**Arthur Rimbaud**  
**(1854-1891)**

**Ma bohème**  
*(Cahier de Douai, 1870)*

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;  
Mon paletot aussi devenait idéal ;

J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ;  
Oh ! là ! là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !

Mon unique culotte avait un large trou.  
– Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course  
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.  
– Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou

Et je les écoutais, assis au bord des routes,  
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes  
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,  
Comme des lyres, je tirais les élastiques  
De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur